

Toute la journée, il s'était demandé s'il devait poursuivre la discussion entamée la veille. Cette longue conversation surréaliste qui s'était poursuivie jusqu'aux lumières de l'aube. Il savait que s'il se connectait ce soir, ce serait le début de quelque chose qui changerait le cours de sa vie. Il l'avait senti la nuit dernière au fur et à mesure que s'affichaient ses mots sur l'écran. Sa douceur le réchauffait peu à peu de ce froid intérieur qu'il ressentait depuis trop longtemps. Alors qu'il n'avait presque pas dormi, il avait eu l'impression de se réveiller d'un long sommeil dans lequel il s'était volontairement plongé.

Mais pouvait-il se mettre à ce point en danger ? Pouvait-il risquer d'être découvert après tous les efforts mis à devenir un invisible ? Tous ces mensonges pour se fondre dans la masse ?

Il hésitait... Tirillé entre l'envie de lui parler encore, de se sentir à nouveau vivant, et la peur qui le poussait depuis toutes ces années à n'être plus personne.

Il se dit qu'il arrêterait dès qu'il sentirait que c'était trop dangereux. Dès qu'elle poserait trop de questions. Heureux et intrigué à l'idée de lire ce qu'elle allait lui écrire, il appuya sur le bouton « Power » de son ordinateur

comme il aurait appuyé sur une pompe à morphine. Pour quelques heures, il voulait tout oublier de sa douleur et discuter avec cette femme qui n'était qu'une inconnue hier encore. Ce qu'il avait ressenti au fil de la nuit dernière était quelque chose de rare. Il en était convaincu. Ce soir, il voulait réveiller son cœur et vérifier si le sentiment d'apaisement, quand il lirait ses mots, serait le même. Il avait envie de rires et de légèreté au milieu les jours sombres. Pour une fois, il se moquait du danger. Bien sûr, il ne lui dirait rien de trop personnel, l'écran entre eux la tiendrait à distance. Mais ce soir, il voulait malgré tout être lui-même.

— Votre attention s'il vous plaît ! Les passagers à destination de Londres et Ashford par l'Eurostar 9117 de 8 h 36 sont priés de se présenter devant les portes d'embarquement.

Your attention please! Passengers to London and Ashford on the Eurostar 9117 at 8.36 are now asked to go to the boarding gate.

Il n'y a pas grand monde dans la salle d'embarquement de l'Eurostar à Lille-Europe ce matin de septembre. Peu de touristes pour une fois. La plupart des passagers sont des *businessmen* habitués à prendre l'Eurostar comme certains empruntent le bus pour se rendre au bureau.

Ils attendent en relisant un dossier ou sont absorbés par la lecture d'un article dans *Challenge* ou *Forbes Magazine*.

Un vieux monsieur très digne se dirige vers moi. Appuyé sur une canne au pommeau joliment ciselé, il s'adresse à moi directement en anglais.

— Chère madame, auriez-vous la gentillesse de m'accompagner dans cette descente téméraire vers le quai et de m'aider à trouver ma voiture ? J'aurais dû demander une assistance mais ma fierté m'en a bêtement empêché.

L'idée qu'il ait pu me prendre pour une compatriote me flatte. Je l'assure de mon aide, en lui offrant mon bras pour appui, et engage la conversation tandis que nous nous dirigeons au rythme de son pas lent vers les portes d'embarquement. Il revient d'Yperrrr, comme il dit. Il prononce le mot en roulant les R avec un accent incroyable. Il doit être écossais. Il est venu se recueillir sur la tombe de son frère aîné tombé lors de la terrible bataille d'Ypres en avril 1915, asphyxié par le tristement célèbre gaz moutarde, l'ypérite. Il porte, épinglé au revers de son imper, un *poppy* rouge découpé en papier. Le coquelicot du souvenir des champs de Flandres où sont tombés tellement de jeunes gens au nom de la liberté.

— Je le lui dois, ajoute-t-il, et je le ferai tant que mes jambes me porteront.

Je me dis que ce monsieur, à la voix puissante et à la stature impressionnante, doit avoir au moins quatre-vingts printemps. Sa silhouette impose immédiatement le respect. Il a des allures de vieux gentleman-farmer avec sa barbe blanche impeccablement taillée, son pantalon en velours côtelé marron, sa veste en tweed sur un pull shetland Woolmark et son trench Burberry élimé aux manches qui a dû connaître de nombreux automnes. Sa silhouette est à peine voûtée. Il reste en forme pour quelqu'un qui a connu les privations et l'enfer de la guerre. Je pense qu'en fait d'assistance, il avait surtout envie de compagnie.

Dans ma poche, mon portable s'est mis à vibrer et j'entends les trois premières notes de *Penny Lane*, m'indiquant l'arrivée d'un nouveau SMS. Je souris, car je n'ai pas besoin de regarder mon écran. Je connais déjà l'expéditeur des mots qui vont suivre et la lecture des mots affichés sur l'écran fait bondir mon cœur...

Si tu m'aimes encore, tu dois être en train d'attendre l'Eurostar. I'll be there waiting for you. LOVE U.

Il sera là... Je n'arrive pas à croire que, dans à peine deux heures, je vais vivre un moment que j'ai imaginé des dizaines de fois dans tous les scénarios possibles, sauf celui que je m'appête à vivre.

Je vais enfin traverser l'écran...

J'ai maintenant peur d'avoir fait une erreur en entreprenant ce voyage mais il n'est plus possible de reculer, plus maintenant... Je dois aller au bout de ce chemin. Je dois savoir... Je sais que je n'aurai la réponse à mes questions qu'en arrivant à Londres et en le voyant. Ses yeux ne pourront pas me mentir. Au premier regard, je saurai si cette rencontre qui bouleverse ma vie depuis presque un an est la bonne...

Alors j'entame ma descente en escalator vers le quai en m'alignant sur le pas tranquille de mon vétéran. Une fois l'emplacement de sa voiture repéré sur le plan à la lettre B, je discute un peu avec lui du temps qu'il a eu durant son séjour, le temps étant le sujet de conversation favori des Britanniques. Je le confie ensuite à la bienveillance d'une de ses compatriotes qui a réservé dans la même voiture et je me dirige vers l'emplacement devant lequel la mienne s'arrêtera dans quelques minutes. J'ai

la gorge sèche, une boule au ventre et, malgré le courant d'air frais, j'étouffe.

Le bruit de l'Eurostar débouchant du tunnel sous la gare de Lille-Europe m'empêche de trop réfléchir et, comme il ne m'est plus permis d'hésiter, je monte sur le marchepied devant moi, dans la voiture 18.

Après avoir trouvé mon siège et dû demander gentiment à la personne qui avait mis son sac de voyage à ma place de le placer dans l'espace dédié au-dessus de nous, je peux enfin m'installer. Comme à chaque fois que je m'apprête à traverser la Manche, les souvenirs de mes années sur le sol anglais affluent.

Chaque fois qu'à vingt ans, je prenais le ferry pour retrouver mon cher campus à Leeds, la vision des falaises blanches crayeuses de Douvres suffisait à me remplir d'un indicible mélange de joie et de fierté à l'idée de vivre une vie différente de celle des autres élèves de ma classe ayant choisi une scolarité plus classique. J'avais réussi un concours : les prémices d'un programme d'échange européen qui serait baptisé « Erasmus » l'année suivante. C'était bien avant l'époque des réseaux sociaux, des Skype, WhatsApp et autres Messenger qui effacent les distances. Les vols qui m'auraient permis de rentrer tous les mois à la maison étaient encore bien chers. Le tunnel sous la manche attendait le premier forage, qui ne serait effectué côté anglais qu'en décembre 1987.

La seule façon de communiquer avec ma famille était de faire la queue chaque samedi après-midi devant l'unique téléphone de la résidence. Je m'enfermais dans une minuscule pièce aux murs fins, peu insonorisés, et mettais des pièces d'un pound dans la fente du monnayeur qui les avalait à une vitesse effrayante et ne permettait,

de ce fait, que de dire rapidement l'essentiel. Rassurer mes parents : oui tout allait bien ! Non je ne manquais de rien. Oui, je pensais bien à eux et je travaillais, et oui, je comprenais de mieux en mieux la langue que j'avais cru bêtement maîtriser avant d'arriver. Je m'étais malheureusement très vite rendu compte que j'étais incapable de comprendre mes voisines de palier sauf si elles acceptaient de me parler en ralentissant fortement leur débit et en articulant chaque syllabe. Le fort accent du Yorkshire de plusieurs d'entre elles n'arrangeait pas les choses.

J'étais cependant immédiatement tombée amoureuse des majestueux bâtiments aux grandes colonnes blanches datant de l'époque victorienne qui entouraient un parterre fleuri où les étudiants aimaient flâner entre les cours et se regrouper pour discuter, allongés dans une pelouse parfaitement entretenue. Beckett Park était devenu mon royaume.

Ce matin, savoir qu'avec le décalage horaire, j'arriverai une demi-heure après être partie me semble presque irréel.

Auparavant

C'est un matin de mai 2012. Je m'étire en levant les bras au-dessus de ma tête le plus haut possible pour essayer d'effacer, ou du moins atténuer, les douleurs que je ressens dans le bas du dos. Je bâille à m'en décrocher la mâchoire, j'ai la tête lourde et les oreilles qui bourdonnent. Un pâle soleil se lève à travers mes vitres, je me rends compte que je viens de passer toute la nuit sur Internet à discuter avec un inconnu par écrans interposés.

La veille, un samedi, vers 23 heures, il n'y avait pas grand monde sur le site de chat où j'avais pris l'habitude d'aller. Améliorer mon niveau d'anglais faisait partie de mes résolutions de nouvelle année. J'avais conscience que j'éprouvais de plus en plus de difficultés à trouver mes mots et que j'avais beaucoup perdu en fluidité de langage. Je ne comprenais plus les paroles des chansons que j'adorais fredonner dans ma voiture. Je devais me concentrer pour en comprendre le sens et parfois, certaines phrases m'échappaient complètement.

Ces discussions sur des thèmes variés m'avaient donné la possibilité de voyager sans bouger de chez moi et de parler anglais à des anglophones, de tous horizons. Des

Britanniques, mais aussi des Canadiens, des Américains, hommes ou femmes, et petit à petit, j'avais retrouvé des mots que je pensais avoir oubliés et récupéré un peu de mon aisance. J'aimais tellement ce mode de communication interactif que c'était devenu addictif. Je ne regardais plus la télévision le soir. De toute façon, tous les programmes avaient commencé quand je redescendais après avoir couché mes filles. Depuis presque deux mois maintenant, chaque fois que je le pouvais, je m'installais vers 21 h 30 devant mon clavier, pressée d'allumer mon PC.

En cliquant sur la liste des personnes connectées ce soir-là, j'avais été attirée par un nouveau pseudo : Last.sorrow.uk. Je n'avais pas spécialement envie de discuter avec un dépressif qui avait choisi de s'appeler « dernier chagrin » comme pseudo, mais il n'y avait personne que je connaisse déjà et ce pseudo, pour un homme, avait quelque chose de touchant et intrigant. Nous n'avions jamais discuté ensemble. J'entamai donc directement la discussion par une phrase en anglais. Je demandai :

Andrea : Why are U so sad?

Mon pseudo, Andrea, est le nom d'une des sœurs du groupe irlandais The Corrs que j'adorais quand je me suis connectée la première fois. J'avoue que je trouvais cela plus sexy qu'Emma. Au bout de quelques secondes, la réponse me parvint en anglais :

Last.sorrow.uk : Je ne suis pas triste, c'est juste un pseudo.

Andrea : Le choix d'un pseudo reflète souvent l'état d'esprit dans lequel on se trouve au moment de le choisir.

Last.sorrow.uk : Très juste. Alors, c'est que j'étais sûrement un peu triste quand je l'ai choisi. Mais ce soir, je n'ai plus de raison de l'être puisque tu es là.

Je trouvai ce premier échange agréable et la pointe de séduction dans sa dernière phrase me fit sourire. Il écrivait sans faute, et cela me changeait des prétendus Britanniques que j'avais déjà croisés. En fait, c'étaient bien souvent des étrangers parlant très mal anglais et espérant réussir à venir en France en nouant une relation sentimentale *via* Internet.

Leurs discussions étaient sans grand intérêt parce que limitées par des lacunes de langage, et elles ne me permettaient pas de progresser. Bien souvent d'ailleurs, au bout de quelques phrases dans un anglais approximatif, ceux-ci poursuivaient le dialogue dans un mauvais français. Certains d'entre eux, après quelques échanges laborieux, finissaient par se dévoiler et tentaient le tout pour le tout en lançant un maladroit : « Je veu te marié ! » Au début, je répondais poliment que je n'étais pas dans ce salon de discussion pour trouver un mari, mais depuis, la plupart du temps, j'évinçais directement ce genre de demande en appuyant sur « Ignorer ».

Ce soir, mon correspondant m'annonça qu'il se prénomrait Peter Chatham. Il m'avait amusée en me jurant sur Shakespeare et toute la famille royale qu'il était bien anglophone, vivant dans le Kent et qu'en aucun cas il ne cherchait à obtenir de moi quoi que ce soit, si ce n'était une discussion agréable. Il aimait la France, son histoire, ses châteaux et ses vins autant que j'aimais l'Angleterre. Il était content, lui aussi, d'avoir rencontré une fille différente des allumeuses habituelles qui proposaient au bout de quelques minutes de poursuivre la discussion

en vidéo privée sur WhatsApp. Mon nouveau correspondant s'exprimait bien et semblait instruit.

Je lui racontai à mon tour, en plaisantant, que j'en avais assez d'être sans cesse abordée par des types qui confondaient les groupes de discussion avec Meetic, et qui ne cherchaient en fin de compte qu'à obtenir une rencontre rapide et un plan d'un soir.

Avec Peter, les choses étaient différentes ; une complicité, que je ne m'expliquais pas, s'était installée entre nous dès les premières minutes et notre conversation était fluide. Il ne cherchait pas à obtenir de détails sur ma vie privée. Il semblait simplement content de discuter avec moi. Il me complimentait sur mon niveau d'anglais et me posait des questions sur mes études en Angleterre, ma vie sur le campus, les soirées étudiantes d'alors, etc. Évoquer cette époque avec lui me faisait revivre ces souvenirs. J'enrageais juste de n'être capable de taper qu'avec deux ou trois doigts. Cela me handicapait lorsque j'envoyais une réponse plus longue et gênait la rapidité de notre dialogue.

Je m'en excusai et il m'assura que tout allait très bien et que si je tapais plus vite, il aurait des cloques aux doigts à la fin de la nuit. Il me remercia de faire exprès de chercher mes mots et de taper lentement pour lui être agréable et lui permettre de faire des pauses.

Les heures passaient et le sommeil semblait s'être envolé. Peter était vraiment plaisant. Il s'exprimait avec ce fameux humour anglais que j'adorais dans les films. Il aimait comme moi jouer avec les mots, jongler avec les tournures idiomatiques. Vers 2 heures du matin, je lui dis que c'était la première fois depuis que je discutais ainsi sur Internet que j'avais réellement envie de

rencontrer quelqu'un. Il me demanda qui était ce monsieur Quelqu'un et m'assura que ce « Quelqu'un » avait bien de la chance, en ajoutant un petit smiley rougissant. Puis, après une pause, il écrivit ces mots qui me troublèrent :

Last.sorrow.uk : Emma, il faut me promettre une chose, c'est important. Je suis très sérieux.

Cette phrase soudaine, si solennelle contrastait avec la légèreté de notre conversation précédente. Je scrutai mon écran dans l'attente que s'affiche la suite de ses mots. Il reprit après une courte pause :

Last.sorrow.uk : Promets-moi de ne jamais tomber amoureuse de moi, je ne le mérite pas.

J'étais très surprise par la gravité de ses propos alors que nous nous connaissions à peine. Tomber amoureuse de quelqu'un que je n'avais jamais vu n'était pas du tout dans mes intentions. Sa certitude de me séduire m'agaçait même un peu. Je ne savais pas trop quoi dire pour sortir de cette discussion, alors je pris une contenance en répondant sur le ton de l'humour :

Andrea : Promis... Mais tu sais, tout le monde mérite d'être aimé.

Il me répondit aussitôt :

Last.sorrow.uk : Je ne crois pas... J'ai perdu le droit d'aimer et d'être aimé.

Bizarrement, j'essayai d'imaginer la voix de celui qui pouvait prononcer une sentence aussi définitive. Comment pouvait-on écrire une chose pareille sans être complètement déprimé ? Son pseudo Last.sorrow avait certainement été choisi pour une bonne raison. Je me dis

qu'il finirait bien par se dévoiler et m'en dire un peu plus, car jusque-là, il était plutôt drôle. D'ailleurs, la minute suivante, il me fit rire avec une anecdote sur les vins français qui alléga un peu notre conversation.

Je me demandais cependant pourquoi il avait clairement tenu à mettre les choses au point entre nous. Il avait écrit cette phrase comme un postulat préalable à toute future relation. Peut-être était-il marié tout simplement ! Si c'était le cas, je devais me méfier. Je n'avais pas envie d'être le passe-temps d'un mari insomniaque. Il m'intriguait... Il passait d'une blague à des phrases plus graves. Je sentais derrière ses mots une réelle tristesse et une faille plus profonde qu'il ne voulait l'admettre. J'avais peur que notre conversation s'arrête. Je ne voulais pas le brusquer par des questions trop directes. Lui était discret et ne m'en posait aucune d'ordre privé. J'espérais cependant qu'il finirait par lever le mystère et qu'il me confierait pourquoi il pensait ne plus pouvoir être aimé.

Au fur et à mesure que la nuit avançait, j'avais de plus en plus envie de savoir à quoi il ressemblait physiquement. Je me disais que puisqu'il pensait ne pas mériter d'amour, il avait sûrement un physique plutôt ingrat ! Je me sentais à l'aise avec lui, comme si nous avions conversé pendant des mois, et cela me faisait du bien de me sentir en phase avec quelqu'un. Je décidai donc de simplement profiter de l'instant présent. Je n'avais plus sommeil... Je l'avais ajouté à ma liste de contacts afin d'être sûre de le retrouver chaque fois qu'il serait connecté en même temps que moi.

Vers 4 heures du matin, je lui demandai quand même, ne contenant plus ma curiosité, de se décrire

physiquement. Il le fit brièvement, sans entrer dans les détails. Je devrais donc me contenter d'un brun aux yeux marron, cheveux courts. Je me décrivis à mon tour sans qu'il me l'ait demandé. Blonde aux yeux bleus, cheveux mi-longs. Exprès, je ne donnai pas plus de détails que lui. Il répondit à ma description d'une façon un peu déstabilisante par cette phrase :

Last.sorrow.uk : MÉMO : Ranger au fond d'un tiroir toutes les blagues pourries sur les blondes afin de ne pas faire fuir celle-là parce que je serais vraiment triste si elle refusait de me reparler après cette nuit.

J'aimais son humour. Lorsque j'écrivais une phrase en regardant mon clavier, sur lequel j'étais encore obligée de chercher mes lettres, je découvrais en relevant les yeux sur l'écran qu'il avait écrit plus rapidement sensiblement la même chose.

Je n'arrêtais plus de bâiller. Mon dos était raide comme une planche et de plus en plus douloureux. J'avais les doigts engourdis et la tête lourde, mais je ne pouvais pas me résoudre à clore notre discussion. Cet instant était à la fois très concret et tellement éphémère. Je ne voulais pas rompre le charme qui m'avait tenue éveillée de façon si déraisonnable.

Je me dis que, au point où j'en étais, il n'était plus la peine d'aller me coucher et je vécus l'arrivée du petit matin comme une sorte de victoire de ma conquête sur le sommeil et la nuit. Le jour se levait dans mon salon. Je me sentais brisée et en même temps plus en forme que jamais. Cette nuit blanche m'avait en réalité fait plus de bien que de mal. Et ce fut la première nuit d'une longue série d'autres nuits sans sommeil...

Je savais que je passerais la journée à revivre encore et encore tous les instants de cette nuit singulière. Je donnai rendez-vous à Peter le lendemain. J'avais hâte de le retrouver dès le soir, mais je ne voulais pas avoir l'air d'être déjà accro à nos échanges. Il m'avoua en avoir envie, mais il avait peur que je sois trop fatiguée. Il me dit pourtant qu'attendre le lendemain serait une petite torture que nous devions nous imposer. Puis, très protecteur, il me fit promettre de trouver le temps de faire ne serait-ce qu'une petite sieste dans la journée. Son pseudonyme disparut de mon écran après une série de petits smileys avec des ailes et un cœur rose.

J'étais réellement exténuée. Seuls ses mots avaient eu le pouvoir de me tenir éveillée. Je n'avais pas l'habitude qu'on me parle de cette façon. J'étais sous le charme de cette conversation. Bizarrement, sans qu'il y ait un seul regard échangé entre nous, il m'avait touchée. J'avais entendu parler de rencontres sur Internet qui s'étaient terminées en belles histoires bien réelles mais, jusqu'à ce soir, éprouver des sentiments pour quelqu'un rien qu'en échangeant des mots me semblait complètement improbable. Divorcée depuis deux ans, j'avais perdu l'habitude de séduire et d'être séduite. Mon divorce, même si nous avions su éviter les hurlements et les disputes impliquant la garde de nos trois filles, avait été douloureux.

En une seule nuit, Peter avait comblé un vide affectif creusé depuis longtemps par l'habitude de n'être plus considérée que comme la mère de mes enfants. J'étais redevenue femme... Avec des envies de séduire et d'exister. Même si ce n'était que par les mots. J'avais besoin de me laisser charmer, bercer par la douceur de savoir que je comptais pour quelqu'un. Je me sentais revivre.

Au fur et à mesure que la nuit avançait, j'avais confusément senti que quelque chose de différent était en train de naître. Mais je ne me doutais pas un seul instant à ce moment-là qu'un jour, les mots deviendraient torture. Que l'absence me serait insupportable et que je crèverais de ne pouvoir mêler aux mots des regards qui se caressent et des mains qui se frôlent. Tous ces gestes maladroits qui font la beauté d'une première rencontre.

À ce stade de notre histoire, peu m'importait qui il était, l'éloignement, la mise en garde qu'il m'avait faite de ne pas tomber amoureuse de lui. Je souhaitais juste imaginer le son de sa voix pendant que les mots continueraient à s'afficher sur l'écran. Cette voix, je l'entendais presque. J'en imaginais l'accent. Notre conversation n'était pas silencieuse. Dans mon esprit, sa voix était chaude, douce, profonde et un peu grave. Je l'assimilais à celle des acteurs anglais des films que je regardais toujours en VO. Je craquais aussi lorsqu'il s'adressait à moi en français ; ses fautes ajoutaient à son charme. Je ne savais pas encore où tout cela allait me mener, ni si, finalement, ces heures passées à me sentir si bien à discuter avec un parfait inconnu auraient une suite, mais je l'espérais vraiment. Il m'avait fait du bien, tout simplement. Sans vouloir l'admettre, il m'était facile de projeter mes fantasmes d'homme idéal et de prince charmant sur ce profil sans visage et sans histoire. J'avais l'impression d'avoir rêvé...

L'excitation que j'avais ressentie au cours de cette nuit si particulière et qui m'avait permis d'oublier la fatigue s'éloignait maintenant. Chacun de mes membres, raidi par l'absence de mouvement et endolori par cette chaise peu confortable, me rappelait que je n'avais pas rêvé cette

nuit blanche et qu'il allait maintenant falloir assumer la journée et reprendre pied dans ma réalité. Je savais que la journée allait être très longue. Mais je ne regrettais pas une minute de ce que je venais de vivre.

Un bruit à l'étage me tira de mes rêveries. Je me rendais maintenant pleinement compte que le jour s'était levé et que dans quelques instants j'allais devoir enfiler mon costume de maman et replonger directement dans la vraie vie !

Il était 6 h 30. J'étais pour une fois en avance sur mon marathon quotidien puisque j'étais déjà habillée. Mes filles n'allaient pas tarder à descendre. Soudain, le manque de sommeil se fit terriblement sentir. Comme si, en éteignant mon ordinateur, j'avais en même temps éteint la source d'alimentation qui m'avait permis de rester éveillée. Le « maaaaannn c'est le matin ? » de ma petite Lou se fit bientôt entendre. J'essayai de faire taire l'orchestre qui s'était mis à jouer toute une symphonie pour percussions et cymbales dans ma tête. La douleur dans mes membres ankylosés n'arrangeait rien. J'avais l'envie soudaine de ne faire plus qu'un avec mon oreiller, de n'exister pour personne pendant les douze heures à venir. Mais le réel m'avait rattrapée et je n'avais d'autre choix que de faire face.

Je préparai machinalement le petit déjeuner, faisant éclater de rire Lou lorsque je versai le jus d'orange sur ses céréales. J'évitai le regard qui tue et le ton désapprobateur de ma Charlotte et son : « Mais maman ! Qu'est-ce que tu fais ? C'est du n'importe quoi ce matin ! » Je prétextai une indigestion qui m'avait tenue éveillée une bonne partie de la nuit.

Mes deux grandes étaient très autonomes et, me voyant incapable d'assurer ce matin-là, Margaux, l'aînée,

mi-amusée mi-contrariée, prit rapidement la tête des opérations. Elle prépara comme une vraie petite maman trois goûters et me demanda, une fois tout le monde installé dans la voiture, si Charlotte avait ses affaires de piscine. Je ressortis en trombe du véhicule sous leurs soupirs et rouvris la porte d'entrée. Sans elle, j'aurais certainement oublié dans le couloir le sac de piscine que j'avais pourtant préparé la veille, et privé ma petite fille de son moment préféré de la semaine.

Ce jour-là, j'exécutai tout de manière un peu mécanique, et je remerciai mon agenda de n'avoir aucun rendez-vous important qui aurait requis une attention que j'étais bien incapable d'accorder. Je passai le plus clair de mon temps enfermée dans mon bureau, prétextant des douleurs gastriques auxquelles j'étais sujette en raison du stress que je vivais au quotidien. J'étais, depuis quelques années, responsable des ressources humaines dans un grand groupe textile du nord de la France. L'engouement pour les achats de prêt à porter sur Internet avait fini par mettre à mal son réseau de boutiques succursalistes. Il ne se passait pas une semaine sans que je sois obligée de prendre des décisions draconiennes sur les points de vente les moins fréquentés dans les centres-villes. Cela passait forcément par une réduction des charges et la masse salariale était le premier poste d'économie. Les licenciements devenaient fréquents et l'avenir n'était pas réjouissant. Le bras de fer avec les syndicats m'épuisait et j'aimais de moins en moins mon métier. Toute la matinée, pour m'échapper un peu, je laissai doucement mon esprit traverser la Manche pour rejoindre, au-delà des falaises de craie, un homme que j'espérais déjà moins

triste depuis la nuit dernière. Savoir que j'y étais peut-être pour quelque chose me faisait plaisir.

À midi, comme je l'avais promis à Peter, je m'endormis immédiatement, les bras croisés sur mon bureau en guise d'oreiller. Des allées et venues dans le couloir me réveillèrent en sursaut. J'avais dormi trop longtemps pour que la sieste soit réellement bénéfique et j'avais un début de torticolis. Je me rendis compte aussi que je n'avais pas déjeuné. J'attendis l'heure du retour chez moi en expédiant les dossiers ne me demandant pas trop d'attention, dans un état semi-comateux, avalant deux cafés noirs vers 16 heures pour tenir le coup.

Ce soir-là néanmoins, après avoir dit bonne nuit aux filles et alors que j'avais eu plusieurs fois dans la journée envie de m'écrouler sur place et de m'endormir n'importe où, je me sentais en forme olympique. Comme nous avions décidé, au moment de nous quitter la veille, de ne pas nous connecter pour prendre un peu de repos, j'essayai de vaquer à mes occupations sans penser à lui. Malgré tout, je ne pus m'empêcher de jeter de temps en temps de brefs coups d'œil en direction de mon ordinateur. J'espérais presque qu'il allait s'allumer tout seul ou se mettre à sonner, et que Peter apparaîtrait au milieu de l'écran ou en sortirait comme le génie de la lampe !

Vers 22 heures, la fatigue était pourtant bien là. Je luttai à nouveau contre le marchand de sable pour ne pas aller dormir et je procrastinai allègrement en rangeant dans la cuisine des choses qui auraient parfaitement pu attendre le lendemain. Avant de me résoudre à aller me coucher, je ressentis le besoin de lui laisser un message pour qu'il le trouve le lendemain matin et sache que, malgré son absence, il avait occupé 90 % de mes pensées

de la journée. Je m'installai donc, une fois l'ultime baiser donné aux filles et les cartables pour le lendemain vérifiés, à ma petite table de travail installée dans un coin du salon. J'avais des e-mails... Je commençai par supprimer la dizaine de messages publicitaires et de spams que je recevais chaque jour, et envoyer à la corbeille des offres de voyages paradisiaques aux quatre coins de la planète. Voyager en solo ne m'attirait pas et, de toute façon, tous les tarifs étaient sur une base de deux personnes.

Au moment d'appuyer sur la touche « Supprimer tous les messages », je repérai un e-mail de Last.sorrow.uk. J'étais vraiment heureuse qu'il ait eu envie de m'adresser quelques mots. Il avait simplement écrit :

Suis juste passé dans l'espoir que tu ne tiendrais pas ta promesse mais tu n'es pas là. Dommage, j'ai pensé à toi toute la journée et je me demande comment quelqu'un que je ne connaissais pas avant-hier peut déjà me manquer autant. J'aurais aimé que tu ne sois pas si sage et que tu ne tiennes pas notre promesse. ☺

Je n'en revenais pas ! Il avait écrit exactement ce que je voulais lui dire. Son e-mail avait été envoyé à 22 h 10. Cinq minutes avant que je ne me connecte. C'était comme si nous avions communiqué par télépathie. Je passai brièvement voir dans le salon de chat s'il était présent, mais son pseudo ne faisait pas partie de la liste des personnes connectées. Je répondis donc simplement :

Tu vois, je n'ai pas su tenir ma promesse. Nous nous sommes juste ratés ! Je voulais avoir l'impression d'être un peu avec toi en t'envoyant cet e-mail. Trouver le tien qui m'attendait déjà est un très joli cadeau... Merci ! ☺ Et pour info, c'est difficile de travailler en pensant à toi !

Le lendemain soir, j'étais un peu nerveuse. Nous étions convenus de nous connecter à 21 heures mais à 20 h 30, rien ne se déroulait comme prévu et les filles n'étaient pas encore couchées. La tétine de Lou avait disparu et elle refusait obstinément celle de secours en prétextant : « Celle-là, elle est pas bonne. Je veux la vraie ! » Margaux venait juste de sortir de son chapeau magique une interrogation de dernière minute en anglais pour le lendemain matin en première heure et voulait que je lui fasse réciter ses verbes irréguliers ! Et pour finir, Charlotte avait à signer dans l'urgence tout un tas de circulaires qu'elle avait sûrement dans son cartable depuis une semaine. Soudain, cela revêtait la plus haute importance et ne pouvait plus attendre, sous peine d'avertissement dans son carnet de liaison et de menace de colle un mercredi après-midi. Injustice qu'elle ne pourrait supporter, d'autant qu'il était évident que tout était de ma faute, puisque je n'étais jamais là pour elle !

Je rongais mon frein. En pensée, j'étais déjà en train de discuter avec Peter tandis que mon corps cherchait la tétine perdue sous les coussins du canapé, signait les circulaires sans vraiment les lire et écoutait distraitement Margaux réciter *be was been bear bore born beat beat beaten become became become...* Un bisou aux filles et une dernière histoire, que j'avais choisie courte, pour Lou et je fus enfin libre de ma soirée. Il était déjà 21 h 25 ! Je me connectai, pestant contre la lenteur de mon vieux PC, et allai directement, sans même lire mes e-mails, sur le site où j'avais rencontré Peter.

Je le retrouvai dans la liste de mes contacts présents. J'espérais de tout cœur qu'il ne me tiendrait pas rigueur de cette demi-heure passée à m'attendre. Intérieurement,

je m'inquiétais de l'éventualité qu'il ait pu être lassé et qu'il ait entamé une discussion avec une autre personne plus disponible. Après tout, nous étions des milliers connectés chaque soir. Mes craintes furent vite apaisées. Il m'accueillit, joyeux, avec un petit smiley hilare et un :

Last.sorrow.uk : AT LAAAST! Hurry up! A pint of cider is waiting for you ☺!

Comme s'il m'attendait à la terrasse d'un pub. Je m'excusai de mon retard et j'expliquai que mes filles avaient eu besoin de moi. Je fus touchée par sa réaction :

Last.sorrow.uk : Eh Emma, c'est tes filles, ok ?! Elles passent avant nous ! Moi, je peux attendre. C'est très confortable un écran d'ordinateur, tu sais. ☺ Allez, raconte-moi, je veux tout savoir sur ces trois petites princesses !

Il voulait que je lui parle de chacune d'elles, de leur caractère, de leurs passions, des sports que pratiquaient Margaux et Charlotte. C'était la première fois que je discutais avec quelqu'un qui s'intéressait vraiment à mes filles. Il ne posait pas simplement la question par politesse comme les autres personnes avec lesquelles j'avais discuté jusque-là. Il semblait vraiment vouloir les connaître et avait immédiatement parlé d'elles en les nommant par leurs prénoms.

Les jours passèrent ainsi et j'essayais de ne jamais rater notre rendez-vous. Lorsque cela arrivait, je m'arrangeais pour lui envoyer un message d'excuse qu'il trouverait en se connectant. Nous entamions toujours la soirée par le récit de nos journées, partageant les bons et les mauvais moments. Nous étions chaque fois surpris de

nous découvrir les mêmes goûts et les mêmes idées sur les sujets généraux que nous abordions.

Il aimait les histoires de filles. *Out of Africa*, *La Route de Madison*... Nous avions le même film fétiche, *Endless Love*, et nous avons joué à retrouver les paroles de la bande originale en écrivant chacun une phrase de ce duo magnifique interprété par Diana Ross et Lionel Richie. L'espace de quelques instants, nous avons eu l'impression de vraiment chanter ensemble, même si l'on n'entendait en fait, dans les pièces respectives dans lesquelles nous nous trouvions, que le cliquetis rapide que produisaient les touches de nos claviers dans le silence. Ma vitesse de frappe s'était considérablement améliorée et même si je n'utilisais que quatre doigts, je connaissais maintenant mon clavier par cœur.

Nous étions conscients d'avoir parfois un comportement d'adolescents avec nos petits smileys et nos LOL, mais je n'avais rien connu de tout ça quand j'avais seize ans. J'étais complexée et plutôt solitaire. Plongée dans mes livres, je rêvais d'évasion dans mes romans d'*Alice détective* ou *Bob Morane*. Ce nouveau mode de communication m'avait ouvert des horizons incroyables. C'était tellement interactif et réel. Nous nous découvriions mutuellement, et nous inventions parfois des mots en franglais qui nous faisaient rire. Nous avions des codes qui n'appartenaient qu'à nous.

Chaque soir, j'attendais d'écrire enfin une nouvelle page de mon histoire avec Peter. Nous nous sentions légers, libres et plus vivants que jamais. Ce jeu de séduction que nous menions soir après soir nous rapprochait de plus en plus. Au bout d'un mois passé à discuter presque quotidiennement pendant trois heures, il m'était devenu

essentiel. Il était mon confident, et mon conseiller. Il partageait, selon les jours, mes joies et mes peines. Son soutien comme sa présence étaient devenus indispensables. Je me surprénais dans la journée à me demander ce que dirait Peter ou ce qu'il penserait d'une situation ou d'une autre. De plus, depuis peu, il avait pris l'habitude de m'envoyer aussi un petit message le matin, que je lisais avant de réveiller les filles. Cela supposait de me lever quinze minutes plus tôt, mais c'était comme le trouver à mes côtés à mon réveil.

Deux mois après notre première conversation, je lui demandai de m'envoyer sa photo. Il s'était bien vaguement décrit à ma demande les premiers jours, mais vu la tournure que prenaient nos discussions, je pensais qu'il était grand temps que nous soyons fixés l'un sur l'autre afin de ne pas risquer une énorme déception le jour où il se déciderait à me rencontrer. Car, c'était devenu une certitude, nous finirions par nous rencontrer... Mais il parut ennuyé. Il prétextait dans un premier temps des problèmes de fichier. Puis, comme il sentait bien que l'excuse ne prenait pas, il déclara simplement qu'il ne tenait pas à me l'envoyer parce que je serais déçue et qu'il pensait que cela n'apporterait rien à nos discussions. De plus, il ne fallait pas que j'oublie la promesse que je lui avais faite le premier jour, et une photo de lui aurait pour conséquence de détruire la magie de notre relation virtuelle.

Son entêtement me laissa perplexe. Je me dis qu'il devait vraiment avoir un physique compliqué et du coup, je commençai à songer qu'il était préférable de ne pas trop m'investir sentimentalement dans cette relation étrange car je risquais fort de déchanter le jour où je me rendrais compte que j'avais offert mes sentiments à